





# Arsène Houssaye

Eugène de Mirecourt

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## Arsène Houssaye

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver

entre vos mains.

Consignes d'utilisation

^ I '«oie«T»o,

unm%cf Mickigm Mfraiies

j\* K TES SCIENTIAVERI TAJ

ARSENE HOÏÏSSAYE

AIlEË^B BOUBSATB

HOUSSât

ABSËNB HOUSBATi:

#4îr-

rrtrnilt d Silktitiiti II III\* lUtU

## EUGENE DE MIRECOURT

Trolaldma ddlUon

PARTS LIBRAIUrE DES COKTÉMPORAnS

yi c

UO

Arsène Houssaye est né à Bruyères , petite ville du département de l'Aisne, le 28 mars 1815, d'une famille d'agriculteurs, qui pourrait au besoin, sous la cliarnie, relronver de vieux et authen-

tiques parcliemins. L 'ex-directeur de la Comédie-Française a le droit, si bon lui semble, de s'intituler comte de Valbon- Montbérault et de porter de « gueules, à

s HOUBSATB.

deux fasces d'or , arec trois têtes de dragon d'ar|jent lanj;uées d'or, raiif;ée9 et posées entre les deux l'asces >. i>

A l'époque de la seconde invasion des troupes alliées, un régiment russe cantonnait à Bruyères.

D'aimables oOiciers d'Alexandre faillirent luer Arsène avant sa naissance, en condamnant sa mère à une valse forcée de plus de deux heures. Elle dut danser quand même avec ses cousines, pendant que son mari, retenu sur une estrade improvisée par deux robustes cosaques armés du knout, se voyait contraint de jouer du violon. Et il en jouait fort bien.

Nous empruntons à un livre d'Arsène Boussaye quelques détails sur son enfance :

1. irmoWal sénéral de d'Hotlsr, toma B. i' parlie, folio lias. Le nom de fanûll» B'«cilt iDdlffiremmeat Bounaye ou Boattti.

ft J'étais bien jeune, dit-il, ijuand je descendis ma chère montagne , toute étoilée de margueriles et d'é^lantines, toule chargée sur le flanc de vignes généreuses aux beaux tons d'or et de pourpre.

On avait jugé que l'élude était impossible à la inaison palernelle, grande ruche en travail , vraie cité ouvrière. Mon père m'avait d'abord confué à son père, autre maison bruyante où l'on travaillait peu, mais ctfi l'on s'amusait beaucoup. C'était tous les

jours des repas homériques, de gaies processions de bouteilles qui chantaient la chanson de l'hospitalité, des veillées où l'on contait, où l'on jouait, où l'on dansait et où Ton soupait. J'aimais mieux l'intérieur plus reposé, plus simple, plus pauvre, de mon grand-père maternel, qui habitait au milieu de Bruyères i. »

Ce grand-père maternel était un ancien sans-culotte, sculpteur sur bois, et petit-

## **Voyage à ma /«nârc, page 30B**

cousin de Condorcet. Il avait gouverné ta ville, au i>on temps de Saint-Just et de Maximilien. Par un hasard étrange et presque inexplicable, au coeur même de notre nationalité, à deux pas de l'Ile de France, une commune picarde, émancipée sous Philippe-Auguste, avait conservé tous ses privilèges, toutes ses franchises', et 93 la trouva peuplée de républicains de premier choix, auxquels les Robespierre et les Danton n'avaient plus rien à apprendre. Ni le passage radieux du météore impérial, ni la réinstallation de la monarchie légitime ne purent changer les sentiments de l'ex-commissaire de la république. Il éleva son petitfils dans les principes tes plus larges de

1. BiujèreBeier^HIe drottdebSDteet bassajuslice. On y caD-damnait à mort. Depuis des sificlea, elle restait pnrfaltanient Indâpendante derrière acs

eei)(nf?ur et bravant les cb&teaui voisins. Abeiiard y diimoura longtemps. Tous les natîas il allait à Loon tenir ton école, et tenaait le soir t firayiree.

l'indépendance et dans la haine des tyrans.

« C'était, du reste, un fort lionné homme, estimé de tout le monde, continue l'auteur du Voyage à ma fenêtre, même de mon grand-père paternel, dont il avait pris violemment l'autorité en 1789; car tous les deux s'étaient succédé au gouvernement de Bruyères pendant le flux et reflux de l'opinion républicaine et royaliste.

De son aveu même, Arsène était un assez joli vaurien, toujours prêt à rire au nez de ses maîtres, et donnant au jeu une préférence marquée sur l'étude.

■ L'école, dit-il, renfermait environ quatre-vingts drôles, plus décidés à secouer l'arbre du prochain que l'arbre de la science. Cette petite armée, répandue

## **I. L'administration née, dans cette époque nulle Bouaye**

par les champs ou par la ville, a des détails sans nombre. On jouait avec beaucoup d'héroïsme à représenter Fra Diavolo et sa bande. Si je n'étais pas téméraire, j'étais un des capitaines toujours obéis, parce que mon grand-père était maire et qu'il possédait de vastes jardins que nous prenions d'assaut. Parmi d'autres, il en est un que je voudrais pouvoir racheter par quelque pénitence cénobitique. La vieille église avait encore, en 1825, les plus beaux vitraux gothiques qui restassent dans le pays. Un soir, que nous ne savions plus où jeter nos cuilloux, nous eûmes l'impiété (double impiété, puisque nous outrageons à la fois l'art et la religion).

jion] de les lancer dans les pieui personnages de la Passioif Croi-  
rat-on que cet acte de vandalisme ne fut pas puni? On trouva  
dans la ville que iu>us avions eu raison d'abattre ces vieilleries',  
on se réjouissait dējA d'avoir de belles vitres claires. Feu s'en lia-  
Uut qu'on

nous votât une récompense pabliqnc. Le curé lui-même ne ùt  
là qu'une ijaininerie sans vonséijueDce. >

Mais tout à coup s cette dissipation folle succéda cliex Arsène  
une sorte de recueillement solennel. Il s'enferma, du matin au  
soir, dans la bibliothèque de son aïeul. Un tout petit volume, im-  
primé en 1752, avec approbation et privili^ge du roi, chez Prault  
père, quai de Gèvres, était la cause unique du chan|>ement qui  
se remarquait daus ses habiludfs et dans son caractère. On crai-  
gnait qu'il ne lût malade, il devenait tout simplement poète. Le  
Volume dont il avait fait la découverle était intitulé Recueil des  
plus belles pièces des poètes français, depuis Villon jusqu'à Ben-  
serade. Arsène emportait avec lui ce cher volume dans ses  
courses le long des prés ou sur la monta[;ne. Il apprenait par  
cœur un sonnet de Théophile, une ballade de Brebeuf, oD une  
épître de Boisrobert.

HODSSATE.

Oh I j'atme ce ntareia pu^blfl I Il est tout bordé d'aliziera,  
D'aulaeB. de Bsulei et d'oziers, A qui le fer n'est point nuisible.

Lm nympee, y cherchant le frais, S'7 Tiennent fouruir de  
quenouillM; De pipeftui, de Jonce et de glaie, Où l'on voit sauter  
les grenouillai.

— Quediable me raconf es-tu- la? ditâ notre adolescent le maître d'école de Bruyères. Ce n'est point, j'imagine, la leçon de synlaie?

— Non , c'est une strophe de Saint- Amant, répondit Arsène.

— Saint-Amant, qu'est-ce que Saint- Amant ?

L'admirateur des vieux poètes lianssa les épaules. Il déclara de la façon la plus nette à son maître qu'il n'npp rendrait dorénn-  
vant que dea vers. Ce dernier se le tint pour dit. Jamais, depuis  
lors, il ne s'avisa de le contraindre à d'autres exercices de mé-  
moire. « C'était un liomme

de cinquaoete ans, qui chantait à l'église et buvait au cabaret à  
pleine gueule , coaime disait sa femme. » 11 tenait beaucoup à ses  
boDoreirei» de chaque mois, TU qu'ils lui permettaient de cares-  
ser la dive bouteille; mais, de l'instruction de ses élèves , il s'in-  
quiétait peu. Arsène Houssaye lui en a toujours su gré.

< Je vous remercie, ô mon premier maître, pour ce que tous  
ne m'avez pas appris : la géographie qui rapetisse le moude ,  
l'histoire qui le déshonore, la philosophie qui doute de Dieul Je  
tous remercie d'aToir éloigné de mes lèvres cette coupe amère de  
la science qui est faite comme le tonneau des Danaïdes.

On y verse toutesses larmes, elle nes'emplit jamais. »

A force de lire les poêles, l'imagination s' exaile ; le chœur  
chante, et le premier amour s'éveille dans les bras des jeunes illu-  
sions, qui le bercent et le font grandir.

i4 npvmn-

Comme tous les poètes, Arsène eut, A quinze ans, une amoureuse, dont il célébra los gfûces naïves el la douce beauté.

Mais...

Ella mouTutl que de lances ■mares I Elle mourut bu mIbII du matID, Ėa respiraQl la totia el le tlif m.

Son Ame au ciel emparia uoa chlinèrea.

Le lendemain aea compagnes en deuil Purlotent ton cori<B de aàife au cimetière; Mui j'éluià seul, uia larme et sans priâro, Dani le moulin' comme au fond d'un cercueil Je le saiaii. violon tri»ie et tendre.

Et le doiii air que Càlîue aimait tant, Je le Jouai. Is ccaur tout palpitant :

Son Ame sainte a passé pour l'eatendre.

le le Jouai; trais, mx dernier accent.

Mon cœur bondit comme un daim qu! «a lillesse,

Je ma porills si laEu ilans ma tristesse,

Une je to'isai mon violon gémiMant.

Perle d'amour, à ce monde ravie,

Au sein des mers je t'ai ctierclièe en va'n.

Et je u'ai'pliiB de nran bonheur divin

Qu'un souvenir : c'est la fleur de ma vie.

I. Le pire d'Arsène HnuHaye STait hit construire un moulin près de sa ferme, et l'écellar aimait le moulin oumnia autielola Oambrandt et Van Djck.

Gérard de Nerval pleura toojoura Adrienne , Boussaye a toujours pleuré Cécile. douces larmes des premières affections, c'est tous qui faites les poËlesl

Arsène était adoré de sa mfere, el celleci, de complicité avec l'ateul républicoin, le [{Mail en cédant i tous ses cnprices.

Mais le chef de la famille, liomme à l'œil sévËre, aux résolutions inflexibles, voyait lesnbiisel les déracinait violemment d'un coup de son sceptre douiestijue. Siicliant que son fils aîné s'exerçait à la rime, il entra dans une épouvantnMe colère el lui ordonna de renoncer aux Muses.

Quand on a gravi le Parnasse, on ne se décide pas aisément à en descendre. Arsène Houssaye, d'atflenrs, élevé par son grand-père dans un sjstème d'émancipation complet, ne comprenait aucun despotisme, pas même celui qui repose sur les lois de famille. Naturellement doux et calme, sa résistance n'était jeinaïs directe. Il pliait comme un roseau sous le vent du

16 HODeSATB.

courroux paternel ; mais c'était le roseau pensant de Pascal : il se redressait après l'orafre, et la rime n'y perdait rien. Le roi de la maison surprit, un jour, des vers fraîchement éclos sous la plume d'Arsène. Ce ne fut plus seulement alors un orage, ce fut une tempête. De ta cave au grenier le logis trembla. Toutes les poésies de notre héros, fugitives ou non, devinrent la proie des flammes. Théophile, Biebeuf, Saint-Amant furent rôtis sans miséricorde,

el, — pourra-l-on le croire i\* — La Fontaine, et le grand Poquelin lui-même ne purent trouver grâce aux yeux de M. Houssaye père. Jamais on ne vit pareil auto-da-fé de poètes.

Arsène est relégué dans sa chambre entre le Traité des équations algébriques de Bezout et l'Art de penser de Gondillac. On a soin de lui enlever plume et encre, afin que la tentation de la rime ne vienne point le distraire dans les graves études auxquelles on veut l'as-

treindre. La position n'est plus tenable. Voyant qu'on ferme sur lui la porte de sa chambre à double tour, il décampe par la fenêtre.

Ses deux grands-pères lui ouvrent leur boirise, et voilà notre poète en route pour l'Otéah, où il compte rimer en pleine liberté.

Nous avons oublié de dire que, huit jours auparavant, des artistes nomades étaient venus jouer la comédie à Bruyères. L'ingénue de la troupe avait en scène un minois raisonnablement candide, par les charmes duquel Arsène fut d'autant plus séduit, que le visage de la comédienne lui rappelait la beauté de Cécile. Revenu du spectacle, il eut hâte de composer des tercets en l'honneur de celle qui faisait revivre l'image de son amie défunte. Or, ce furent précisément ces tercets-là (qui tombèrent sous l'œil paternel.

Arsène en finit avait oublié son ingé-

La mort croit qu'il n'y a plus personne.

Arsène et Van der Heyl furent amis du premier coup. Il se trouva justement que Paul s'occupait aussi de littérature. Le soir même, il présentait à son nocturne ami un jeune homme pâle au

front cliargé de tristesse, et dont la voix était empreinte d'une étrange aiiiertuibé. C'était Hégésippe Moreau. Déjà) pour ce po^K prédestiné au malheur^ commentait la lutte avec le travail stérile et la misère, lutte impitoyable, qui brisa l'athlète et conduisit à l'hospice de la Charité l'auteur du Myosotis. On montre encore aujourd'hui le lit où il a rendu le dernier soupir.

Sur ce grabat, cliaud de mon agonie, Pour lapiliéje trouve en-corde» pleuw Car un parfum de gloire et de génie £Bt répandu dans ca lieu ùo doulaun.

C'est lK qli'il viiit, vGuf de ses eBpéraacsBi Cluatarencor,puia prier st mourir; Etje répète, eu comptant mes touirrances ; Pauvre Gilbert, que tu devait auoÔrir

Arsène Qo^saye, daita son Voyage H ^a fe^orç, a écrit gur lH«refln des pageil pleines de lafOies. C'est pn de ces livres o11 récrivain pepse et rêve tout haqf, sans paraître sonfjer qu'il sera Im, et où il se peint lui-iqéme dans la sincéi"ité de son Ame et de son cœur. Il en r^sqt^ quelque désordre d^ns l'epse^ble ^ç l'pucage i mais ce désord^-e inËme de^ vient un atlrait. Le Voyage à ma fer nêtrç est uiie sorte de Babel poétique dont les chapitres na s'entendent pas entre eiii et parlent chacun une langue différente, sans tumulte et sans désacr cord. Il y a de tout dans ce livre, dw \f>man, de la philosophie et (Je la poliHqiip.

Pauvre lui-même alors, et nfl recevant rien de ses pqrenls, Ar-sène plierchiiiF, comme Qégésippe, à vivre de sa plintl^i et ne pouvait donner à ce|i|irç qq'qR serrement de main fraterpel.

Devenu, depuis, n\ passionné p^nr l'art, il ne le respectait guère à cette époque^

Il travailla d'abord avec Paul à un monstrueux et sinistre mélodrame, plein de meurtres et de crimes. Ils composèrent pour les chanteurs de carrefours des complets plus ou moins patriotiques et plus ou moins galants, qui se vendirent à merveille, grâce à ce titre pompeux qu'on avait soin d'imprimer en lettres saillantes au frontispice de la feuille : Chansons à la manière de M. de Béranger.

En dehors de ces jeux d'enfant ou de gamin de Paris, le jeune homme s'occupait d'études sérieuses. Il avait retrouvé son maître de grec et se replongeait dans l'antiquité. Comme il demeurait vis-à-vis le Collège de France, il en fréquentait les cours, y perdait son temps et le savait bien. Le père Tissot, cet académicien aux mœurs saugrenues, ce Nestor de la littérature mendicante, n'était point encore descendu de sa chaire. Houssaye le rencontrant, un jour, bien longtemps après l'époque où nous en sommes de coite

histoire, lui dit avec une certaine émotion :

— Vous me rappelez, mon cher monsieur Tissot, mes premières années de jeunesse, d'étude et de misère. C'est vous que j'ai rencontré le premier au Collège de France.

— En vérité! s'écria le vieil académicien. Je vous ai porté bonheur, prélevez-moi cinq louis.

Mais renouons le fil biographique.

Honteux de voir sa muse courir les rues et chanter avec accompagnement d'orgue de Barbarie, Arsène Houssaye noua d'autres relations. Au bal de l'Opéra, il trouva Roger de Beauvoir et Gavarni. Il connut Théophile Gautier dans les salons du Louvre, où cet intrépide admirateur de la forme passait des jour-

nées entières à contempler une Suzanne au bain. Par Théophile arriva naturellement la connaissance de Gérard de Nerval, puis celle

<rÂlplinnBO Esqt)imB, de Cnipille RflgifiTi de Mnrilliiit, d'Ourlinc, touN poOtes, pejn-r très, sciilplciii-s, i^rnnds amis de la beauté plastique, et païens jusqu'au bout des onj;les. Cete pléiade d'artistes, qui fraternisait de toutes les façons, par l'âge, par les (joiits, par les doctrines, et surtout par le manque d'ai^ent, résolut de l(^r sous le même toit, de mettre en commun sa misère et de marcher résolument à la jjloire en phalange serrée.

Dans une espèce de ravin, creusé entre le Louvre et le Carrousel, descendait alors une rue étroite , perpendiculaire à k Seine, et dont les maispns, vieilles et noires, portaient en architecture le cachet du Ttvi\* siècle. Ce fqt dans l'une dp ces respectables demeures que nos associés abrièrent leurs pénates.

Le propriétaire, sans défiance, leur offrit le plus vaste de ses appartements, et ne tarda point à s'en repeit'tiri lorsqu'il vil «miaénagar 8«« loc<t«ir4«. Nw arNstif

avaiM très^peu on ppint de pieubles; mais en revanche, ils enepinbi^èrent le logis d'iinç quantité de paperasses, de livres, de cartons et de chevaux.

Devant leurs fait^lres s'étendait ui) grand jardin ipeuUp, garni d'afbres a»,x branches folies et iDxuriantes. Cinq qi) six chevaux, deux vaches et quatre âne^ses paissaient en liberté le gazon vert, à l'ombre de cette forêt vierge. Des poules, conduites par un sultan bien crété, ferme sur ses ergots, gloussaient en appelant leurs poussins et cherchaient pâture autour des quadru-

pèdes, en compagnie d'un régiment d'oies, de canards, de pintades, et d'un gros porc qui labourait les platesbandes. On eût dit que l'arche diluvienne s'était arrêtée au centre même de Paris, comme sur un autre mont Ararat, pour y déposer son contenu.

Ampuriî'bHi le rayin est coqibl  , la fue «it dsmol  Q, et le Louvre étend mi  ef-

tueusement sur la forêt vierge une ie ses ailes de pierre.

Gérard de Nerval,    cette époque, venait de recueillir un h  illage. Presque en même temps le père d'Arsène, un peu réconcilié avec son fils et la littérature, envoyait rue du Boyenn   quelques billets de cinq cents francs, et l'abondance r  j  na tout    jcoup dans ce phalanstère avant la lettre.

Les peintres se piquent d'honneur.

Armés de leurs pinceaux, ils peignent    fresque les plafonds et couvrent les boiseries de c II efe-d 'oeuvre. On a bientôt un salon splendide, où Roger de Beauvoir amène les plus célèbres actrices du Vaudeville et les danseuses les plus légères de la rue Lepelletier. Tout cela frétille et se tr  mousse aux accords d'un bruyant orchestre. Gautier fait rendre un décret rigoureux. On décide    l'unanimité que les femmes maigres seront exclues de la

HOUSSATR. 87

r  unioD.Cetap  tre du paganisme prêchait l   ses doctrines et les faisait g  n  raleinei  it adopter.

Nous ne voudrions pas ici trancher mal    propos du moraliste austère. Il y avait, certes, chez ces jennes gens, un véritable amour du style et de précieuses qualités artistiques ; mais il leur

manquait le sentiment chrétien, sans lequel on marche à tâtons, même dans le sentier de la gloire. C'était une troupe d'Athéniens folâtres qui, se croyant encore au temps de Périclès, philosophaient galment sous les marbres du Prytanée, se couronnaient de roses, et dénouaient la ceinture de leur tunique flottante pour courir chez Aspasia.

Après avoir reculé de vingt-trois siècles dans leurs mœurs et dans leurs croyances, il leur fallut, un jour, sortir de ce rêve.

L'un d'eux, Edouard Ourliac, se ré-

S8 HOUKAT\*.

voill,! dans la religion; ce fut le plus

Esquirosse réveilla dans In politiriie ; ce fut le plus imprudent.

D'autres se réveillèrent au sein du matérialisme, avec la science de vivre. Ils rognèrent les blanches ailes de la muse, et vécurent en plein dans leur époque, à l'ombre d'un patronage industriel. Ce furent les plus beureuit, si l'on raisonne au point de vue du siècle.

Un seul voulut continuer le rêve. C'était le plus naïf et le plus candide, une belle âme, qui se blessa cruellement aux angles de l'égoïsme; une noble intelligence qui ne sut pas marcher, en s'appuyant sur le bâton de la foi.

Gérard de Nerval se réveilla dans le suicide.

La vie de bohème dura quatre ans, de 1835 à 1837, C'est Haquy MuFBlr n'wi est

pai l'inventeur, comme jusqu'ici beaucoup de personnes ont paru le croire, lia Succédé dignement aux bohémiens de là tuë du Doyenné ; mais ce n'est point un chef de dynastie.

Nous serions injuste de ne pas signaler Arsène Houssaye et Théophile Gautier comme les promoteurs uniques d'une autre Renaissance, Gautier fouilla dans le moyen âge. Il sut y retrouver en tableaux, en sculptures, eii meubles et en bijouK d'inappréciables trésors , <|ue l'art moderne se hâta de lui arracher des mains pour eh faire ses modèles. Sans remoiïter aussi loin dans les siècles, Arsène tloussaye rendit à la mode les meubles eh bois de l'Ose et toutes ces futilités adorables qui ornaient le boudoir de nos aïeules ; il retnila les toiles poudréUséB cachées daus Iw recolha dii bric-à^rae "; il tira des ténèbres et remit au grand Jout tes WâtteAu, tes Boucher, les Vanloo, olenâcés de dormir étertiti-liement aous là tbmbe,

avec les Amours jouillus, les ber^'ères jjjouirées, les faibiiias et les toluns rouges. Ses premières œuvres sont consacrées à maintenir la résuirectioD du Louis XV et du Pompadour.

A son arrivée à Paris, notre héros avait dix-sept ans.

Il appartient à cette époque hâtive , on beaucoup de jeunes talents , pour avoir fleuri trop vite, sont tombés de l'arbre et n'ont pu mûrir. Arsène Houssaye néanmoins est un de ceux qui restent sur la branche. Il a publié vers 1835 la Couronne de bleuets , roman paradoxal, plus recommandable par la beauté du style que par la philosophie qu'il prêche.

Devinant qu'un lomancier venait de naître, un des principaux libraires de Pari» proposa (ceci est de l'histoire) à l'auteur de la Couronne de bleuets de lui acheter un second roman, qui avait

pour titre la Pécheresse, et de le payer en litres.

— Bien obligé, répondit Arsène, je paye mon propriétaire en francs !

Il est bien entendu qu'il n'était pas question de livres-monnaie. L'éditeur matois avait à se débarrasser d'un fonds de magasin. Un autre libraire, ami des lettres, mais qui s'est ruiné, M. Dessarts, acheta le second livre d'Arsène Houssaye à beaux deniers «comptants, et deux jours après la publication de ce nouvel ouvrage, l'auteur reçut de sa Majesté le roi des critiques cette agréable missive consignée dans l'ancien Figaro :

« Venez me voir ; j'ai lu de vous un livre charmant, dont je raffole.

« Jules Janim. »

Le jeune romancier eut bête de se rendre à l'invitation de l'illustre père de l'Ane mort. Il le trouva rue de Tout-non,

avec la noble fille du sculpteur B\*\*', la marquise de La\*\*.

— Madame, dit Jules, en présentant Boussaye, voici un homme qui sait faire de ravissantes pécheresses, et qui cependant ne vous a point prise pour modèle ! Il dit de dire qu'il a servi d'un terme beaucoup plus épi'essif. J'ai reçu de la marquise par devant témoins (Roqueplan assistait à la scène) le plus joli soufflet que main et fine et rose puisse appliquer sur une face masculine. Voilà de quelle manière originale Houssaye lia connaissance avec le grand l'euilletonniste des Débats.

A cette époque heureuse, les Saint-Simoniens proclamaient l'éternité de la femme. Ils accueillirent avec enthousiasme le

roman d'Arsène, qui était une sorte d'apologie de leurs doctrines. Thoré déclara la fécheretse un chef-d'œuvre.

Emûi Barrtult noyn â« ktmM d'atIHi-

drissenient tous les chapitres du livre, et le Mapah, ce pap« schisma tique de l'église saint-simoniennne , déclara que le jeune auteur irait fort loin dans l'application des doctrines de l'amour libre.

Arsène écrivit seize ou dix-liuit autres Tolunies de romans pour Desessarls. Ce sont les Aventures galantes de Margot, — la Couronne de bleuets,— le Serpent sous l'herbe, — la Belle au bois dormant, — Milla et Marie,— les Revenants, — le Repentir de Marion, — les Filles d'Eve et les Onse maîtresses délaissées, recueil de nouvelles, où les inventeurs de la Vie de bohème et de la Dame aux camélias onl pu trouver des inspirations. Quelquesuns de ces romans eurent 1» collaboration de Jules Sandeau.

Les poésies d'Arsène, publiées en 1853, par l'éditeur Victor Lecou, ne font pas éclater une verve trop chaleureuse ; néanmoins elles sont empreintes d'un

cachet remarquable de délicatSBse et de grâce.

Sans avoir ni la puissance de Victor Hugo, ni l'orijrinalilé de l'auteur d'Àlbertus, Arsène Houssoye tient son rang parmi les poËtes du jour, ça,^ il j) qi|S3i son caractère. 11 reste, ^i qoys pouvons nous exprimer de la sorte, da^is la po^^i^ blonde, mélancolique el réveusp. I{ n'est pas doué du timbre éclatantdii ros-signal; mais il a les suaves et limpides mélodies de la fauvette.

De plus en plus enlhougiaste des art^, il lit, en 18Vo, une excursion sur la vieille terre hollandaise, afin de s'y noyer 1^ yeux

dans la lumière de Hembrand<sup>^</sup> el 4,<sup>^</sup> Rubens<sup>^</sup>

Choisi déjà, depuis <sup>^</sup>en ans, par \ft Bévues de Paris pour les comptes-rendus de l'exposition de peinture, il les continua jusqu'en 1843, époque où il repri) l'Artiste , que ce malheureux Achill\* Ricourl avait fondé et fondu.

Sous la direction d'Anfene floussaye, )9 journal pritwn véritable essor. U deviol une Revue élé|;anle, où le rroyon ri-, vqlîsa avec la plume de vane et de styla.

Une pléiade de jaunes écrivains, Us un»

déjà connus, les autres avides d'il|uflr»i lion, Gérard de Nerval, Mare<sup>^</sup>FoumisF, Pierre Malitoume, Esquiros, Poul Manti, et plus lurd Qenri Murger, ClicimpHeury, Cliarles IV]u!)\$elef, se fl-COupÈrflit aiifpur du rédacleor <sup>^</sup><sup>^</sup> <^l<sup>^</sup>f- <sup>^</sup><sup>^</sup><sup>^</sup>\ <■»■ <sup>^</sup>9 dJ4i tipgua le p||js, après G<sup>^</sup>pard (je Piep<sup>^</sup>lj, fut M arc-fou m ier, vive intplli|îencp aujourd'hui fourvoyée hors du doiuniîie tjfi<sup>^</sup> lettres, rare esprit perdu po<sup>^</sup>r le style, et qui, trop tôt falidnié dp Iq iu|le, s'est jeté dans l'induslrialisme. L'auteur de Suivie a été trouvé sans soufDe rue de la Viieille- Lanlerne. Pendant dix ans on a vu, au fond des coulisses de la Porte-Siiint-Martin, l'auteur de la Ptlc des morts et d« la Sultane des fleurs cpeler avec M. Bou<sup>^</sup> tin de la prose de mélodrame.

Autre genre de suicide.

La direction de l'Artiste n'empêchnit point Arsène Houssaye de collaborer à la Jievue de Paris, où il avait commencé vers 1838, cette charmante galerie de Portraits du dix-huitième siècle qui restera comme un modèle du genre. Le volume qui a pour litre: Philosophes et Comédienneif complète la colleclion,

M. Pliiloxène Boyer a écrit siif ces livres un article critique fort remcii'(junble, dans lequel nous trouvons cette phrase :

« Arsène Houssaye est un Cagliostro littéraire, qui a dansé le menuet avec madame de Pompsdour el qui valse avec mademoiselle Rachel. >

C'est peindre un homme d'un coup de pinceau.

Le docteur Véron trônait alors au Constitutionnel. Vivantes ou mortes, les actrices ont toujours affriandé le personnage.

11 trouva qu'Arsène avait admirablenieot es(Juïs8é tes gracieuses et spirituelles fil|ures de Sophie Arnould et de la Guimard.

— Si je m'en rapporte à ce que j'éprouve, pensa-t-il, voilà qui doit ragaillardir le Constitutionnel et ses ationnés I

Le jour même, Houssaye reçut, avec la cjirle du docteur, une lettre qui l'invitait à passer au bureau de la rédaction.

— Que gagnez-vous à la Revue de Paris î fort peu de chose, n'est-il pas vrai? lui demanda l'admirateur des actrices. Quant à la Presse, où vous travaillez quelquefois , elle n'est pas généreuse. Girardin paye Théophile avec ce qu'il enlève aui autres. C'est un systèmel Si je voua prends tous vos Portraits, que voulez -vous par feuilleton?

— Cent francs, dit Arsène.

— Je vous en donne cent cinquante.

ToUcheE là, c'est mal-ché conclu! Allons diner cliei Vefour.

Émerveillé de ces allures de nabab, Houssaye descend avec le docteur. Une Toiture magnifique est à la porte. Ils y moulent,

— Avez-vous des chevaux? dit Véron au jeune écrivain.

— Non vraiment; je n'ai pas même de cheval à aller à pied.

— Raison de plus pour aller à cheval.

— Et le marche-pied ?

— Le marche-pied ? il est partout.

Croyez-moi, ayez des chevaux, mon cher, cela stimule. On s'occupe nu moins de gagner l'argent qu'ils mandent. Les gens qui marchent n'arrivent jamais

philosophie du siècle, voilà de tes pères ! Arsène ne se laissa séduire qu'à demi par ces triotiphanes maximes.

Il a voiture au moment où nous écrivons TODS, mais il va presque toujours à pied.

En 1866, il obtint la croix pour une Histoire de la peinture flamande, œuvre remarquable d'ailleurs et qui se vendit à un si grand nombre d'exemplaires, qu'on pourrait coller un billet de banque sur chaque page du livre sans dépasser le chiffre des bénéfices qu'il a produits.

Un autre écrivain, M. Alfred Michiels, auteur d'une histoire analogue, jeta des clameurs furieuses, traita de plagiaire Arsène Houssaye, et lui lança dans les jambes deux brochures accusatrices.

Nous avons sous les yeux les pièces du procès, desquelles il résulte que deux historiens, puisant à la même source et compul-

sant les mCmes matériaux, doivent nécessairement se rencontrer sur le terrain neutre de la recherche.

1. AiBDt de publier celM histoire, il retouma une seconde ToiS ed Qbllaude, st visita tous les musée» d\* rUleiMgn«i de l'Italia et de la Fiuice.

Or, à aucune époque, ceci n'a été da plagiat.

M. Michiels le comprit si bien luimême qu'il ne s'adressa point aux tribunaux; la sentence eût été rendue conlre lui. Ce fait seul de provoquer le scandale, au lieu d'en appeler à la justice des lois, dénote une mauvaise cause et jus> tibe complètement l'historien de la peinture Uamande , qui, Dieu merci, n'a pas les habitudes de piraterie littéraire et l'audace d'exploitation du père de Monte-Christo.

Arsène Houssaye est un esprit silencieux, qui a les bavards en liorreur profonde. U répète souvent ces belles paroles de Pythagore :

> Taisez-vous, ou dites quelque cbose qui vaille mieux que le silence. ■

Il ne prépare pas tous les matins , comme beaucoup de personnages connus, les bons mots qu'il fera dans la

journée. Ses répliques spirituelles ne trahissent ni la prétention ni la recherche; elles parlent à t'improvisle et sont de bon aloi. Un soir, voyantglisserune lettre dans le corsage d'une comédienne, il s'écria :

— C'est un billet sous sein privé !

Lorsque Emile Descliamps voulut entrer à l'Académie française, il eut d'abord douze voix ; puis il descendit à quatre, et finit par n'en avoir plus que deux.

— Pauvre Emile Deschamps, il meurt d'une extinction de voix! dit Arsène.

Dans un diner offert aux gens de lettres par M. de Salvandy, chacun parla tour à tour de sa manière de travailler.

— Moi, s'écria l'auteur d'Alonzo, ^e travaille la nuit. Quatre heures de sommeil me sufQsent.

— Ah! monsieur le ministre, dit Arsène, vous présidez souvent le conseil de l'Université!

Nous pourrions rappeler vingt traits de

tl BObstitB.

ce gtnrit, surtout le mot célèbre, prononcé Aans la lo^ d'un illustre personnage, ail sujet d'une comédienne. Que (nui qui lé tarent ié meontal.

Marié, éri iBVt, A une fémtuè chermante\*, riclié, hetit-eut dans sd maisoD, aVec une renommée àsses étendue, ayant eta face de lui une lei^e et féconde carrière, Arsène Houssaye fit un faux pas, qui pouvait le conduire à un abîme.

Le diable rou^ le saisit aux cheveux,

1. Madame Houssayâ sU morte en ISK d'une Maladie de cdeur, iBlssaot pour eansolatlim & son mari dâeeapéri l« plua b«l enhot da Ja terre, uns vraie tête de Qreuze, un fin pastel de La Tour.

Eu grandiesHUt, M. Henry HouHaaya a pris Itt B^nrË d'an historien et 11 earacttre iM tflte) grecques- Nâ le il février IM8, il « pablii une Hittoire d'Apellei. (Buvre qui dâooie beaucoup d'éru-dition et Tâvèla des qualittt gérldulei. k'indiscrélion daa Jour-tiaui nout apprend qu'une perionne senafble a'Bst donnée troia coups de poignard pour la Jaune auteur. Ce Bénâdicliii serait-U doulkli d'un Don

l'empM-ta sur la montagne poltHquei M lui dit :

— R^ardé ! nWk dbtanf foi IK èhémin de la chambre, plus loin celui du ministère. Députation, portefeuille, toilt éela va t'appar-lebir situ m'adores!

El notre écrtrain se pt^stétilft devant le diable roujje.

Déjà let banquets étaient organisés; riloHtoti se ËoUVrtit d'un hUsgé sombre. Arsène fut un de ceux qui appelèt-enl la tempête. Le souvehir de son aïeUl électrisa chei lui la fibtë démocratique. Il hil-angUa les étudiants picards 6t thampenisis au ChàleaU-RoUge, en leur rappelant qu'ils avaient l'honneur d'être du même pays que Concordet, Cadiille Desmoulins et Saini-Just. Bref, il coiffa sa tête blonde du bonnet phrygien , et n'alla plu? dîner à Yincennss chei la duc de Montpensier.

Beaucoup ds cœurs droite, beaucoup

d'esprits sages attendaient avec conQance l'ûre nouvelle et le progrès qui en devait naître; mais cette illusion fut courte.

L'heure de la république sonne i la gronde horloge révolutionnaire.

Houssaye fonde un club, se jette dans le mouvement, et recule presque aussitôt avec épouvante.

Qu'a-t-il vu ? quel fantôme a refroidi son enthousiasme ? Pourquoi retire-t-il hâtivement la main qu'il allait tendre aux frères et amis ? Nous croyons pouvoir vous le dire. Il y avait, à cette époque, deux espèces de républicains, ceux qui

étaient honnêtes et vous connaissez

les autres.

Or, ou a de l'ambition, c'est possible ; mais on n'est pas toujours d'humeur à lui sacrifier sa conscience.

Arsène croyait saluer une aurore, et D'Arcevant au ciel qu'une comète éteinte, il se bala de taira volte-face et

de tourner le dos à cet autre veilli, dont les lueurs incertaines menaçaient de n'éclairer que des ruines. Du théâtre où il se disposait à jouer un rôle, il sauta dans le parterre, se fit public, et eut la cette méchante parodie de 93, qu'on essayait de donner pour une pièce nouvelle.

Il envoya paître son diable rouge avec la députation et le portefeuille, reprit sa plume et commença l'Histoire du 41<sup>er</sup> fauteuil de l'Académie.

A cette époque, le Théâtre-Français était livré à l'anarchie.

On songeait à mettre à sa tête un homme conciliant qui pût y ramener l'ordre. Un officier d'état-major entre, un soir, chez Houssaye pour le prévenir qu'il est attendu à l'Élysée.

Là se trouvent réunis, en conseil littéraire, mademoiselle Rachel, le colonel Fleury et M. Véron. Cette trinité puis-

46 Bousa&TB.

santé accueilli affectivement Arsène. Elle lui annonce qu'à partir de ce jour, il est directeur de la Comédie-Pratienne.

Le lendemain, sa nomination paraît au Moniteur.

Jugez du désespoir des sociétaires qui.

en pleine république, reçoivent yamaire I

On se rassemble, on s'apprête, on frite au scandale. Tuas les échos de la rue Richelieu retentissent de démissions, d'imprécations et de blasphèmes.

Il Tant résister! disent les plus hardis.

Cette opinion iriomplie. Au seuil du royaume qu'on Ipi donne à gouverner.

Houssaye trouve un noir personnel qui lui présente, sur timbre, une soniquation parfaitement en règle, et contenant défense expresse au dit sieur Houssaye, parlant à sa personne, d'avoir à s'immiscer dans les affaires du Théâtre. Anane appuie aussitôt la cooïsge, la met en f<sup>M</sup> 4a

rbuier, \m UiiH ansemblé, « i pèse outre. Il vaqua sur l'heure, et quels qu'ils fassent les rieurs, jk p<sup>h</sup> bspgpe <sup>h</sup>ijliistrative. Qf çpul<sup>h</sup>va, dans le çEpi<sup>h</sup>é suûi; vant, cette que<sup>h</sup>fion aussi bizarre qu'puérile : < Defra-t-pn, Ip<sup>h</sup>'T<sup>h</sup>i<sup>h</sup> |ç <sup>h</sup>Jf<sup>h</sup>Çt<sup>h</sup>yç saluera un sociétaire, lui refondre s'il politesse ou garder le chapeau sur la têteP >

— MesBÎauFg, dit Lefoux,jsnesuisp88 assez mal élevé pour prendre part à ce débat.

Là dessus, il quitta la salle des délibérations.

En attendant, le directeur donnait au théâtre une importance nouvelle. Il essaya d'infiltrer un système de ce vieux système, usé par la routine, et le fouet la piqua le pontifical de quitter l'arrière des derniers siéges, pour le confort de la salle, et l'obtint.

Les anciens costumes allèrent à la friperie.

De frais et pompeux décors tombèrent des frises, et la salle, restaurée dans le goût moderne, prit un air de fête et de jeunesse qui émerveilla le public et ramena la foule dans les loges désertes.

L'administration Buioz avait mis tous ses œufs dans le panier de Rachel. Il en résultait que le caissier palpa deux recettes par semaine, rien de plus. Arsène Houssaye, donnant des pièces nouvelles et ressuscitant le répertoire enterré, parvint à remplir la salle, même quand Hermione ne jouait pas.

On finit par comprendre, tout engouement à part, que Samson, Régnier, .

Prost, mesdemoiselles Brohan, Favart, Fix, etc., avaient autant de valeur dans la comédie que mademoiselle Rachel dans la tragédie. Au bout de la première année, messieurs les sociétaires, qui, de

temps immémorial, n'avaient été conviés à aucun partage de fonds, reçurent une lettre collective, qui les appelait, dans le sa-

lon des Frères Provençaux, à un dîner somptueux, offert par le jeune directeur.

Les rancunes étaient beaucoup moins violentes. Ils se rendirent à l'invitation.

— Messieurs, dit Arsène en ouvrant un portefeuille, vous avez, depuis dix mois que j'administre, cinquante mille écus de dettes éteintes, et voici cent mille francs que vous pouvez : vous partager à l'instant même. [Applaudissements prolongés.]

Dès ce jour, il eut toutes les sympathies de nos ex-démocrates.

Et quels coups de chapeau.'

Vers la fin de la semaine, on parla de rendre le banquet. Une députation de sociétaires entra chez le directeur, le priant de choisir un jour.

— Demain, si bon vous semble, re-

pondit celui-ci. Mais, entendons-nous, je n'accepte qu'à une condition.

— Laquelle?

— Vous m'invitez par huissier, et sur timbre.

C'était une spirituelle et bien douce réponse. Il administra sept ans le régime et y laissa les meilleurs souvenirs.

Rendu à la littérature, il eut l'honneur.

reuse idée de publier le Bot Voltaire, espèce d'apothéose insensée du plus méprisable des hommes et du plus infâme des philosophes. M. Arsène Houssaye bien évidemment s'est trompé d'un

siècle en écrivant ce mauvais livre : la renommée de Voltaire est depuis longtemps ensevelie sous la réprobation universelle.

Dans la Vérité pour tous, j'ai combattu les dangereuses doctrines de ce livre. Ce ne sont pas ces rois qui feront

le bonheur de l'humanité. La philosophie" qui supprime le ciel, sous prétexte d'éclairer la terre, n'est pas la philosophie.

M. Arsène Houssaye nous objectera qu'il voulait uniquement prouver la supériorité de l'intelligence, la royauté de l'esprit humain, et donner une fois pour toutes au penseur le droit de dire bien haut avec Voltaire : « Puisque les rangs sont ouverts, je passe le premier » Nous lui répondons que l'insouciance qui s'égare, l'esprit qui se voue au mal n'ont aucun droit à la royauté comme il lui plaît de la comprendre. Avant d'offrir le sceptre à Voltaire, il faudrait détrôner Satan, qui, dans le domaine de l'ignominie, du mensonge et de l'ordure, est encore un peu au dessus de son élève de prédilection.

Au moment où ces lignes s'impriment, les libres-penseurs du Siècle proposent à la France ébahie d'élever une statue au vieux coquin de Femey. Voilà où l'un

arrive avec les livres maladroits et les admirations imprudentes : on double l'audace des impies et l'insolence des démagogues.

A tout péché miséricorde, nous dirait-on.

Oui, pourvu que le péché soit suivi de repentir, et l'auteur, après s'être voté, a publié les Charmettes, c'est à dire une sorte d'apothéose de Jean-Jacques Rousseau, qui, pour être enterré dans les caves du Panthéon à côté du sieur Arouet, ne vaut

pas mieux que lui. Arsène, du reste, a le caractère assez noble et le cœu^ assez haut placé pour avouer un jour les torts de sa plume.

C'est peut-être celui de nos confrères auquel il nous est le plus pénible d'adresser un reproche.

Il est bon, généreux, serviable, rempli de dévouement. L'éyolamen'ajaniaiallértl son âme. Seul il a fait de aombreiuea d4\*

marches pour obtenir à Gérard de Nerval une bibliothèque et la croix. Le malheur a voulu qu'il ne réussit pas ; mais -il a été plus heureux pour un autre de ses amis.

Esquiros, après tes sombres journées de juin, porté sur les listes du conseil de guerre, se réfu^na ebez son ancien rédacteur en chef, sans écouter Ledru-Rollin et Victor Hugo, qui lui conseillaient de quitter la France.

— Non, reste, je te sauverai, dit Arsène.

Et, sans plus de retard, il court chez le capitaine d'Hennezel, accusateur public, homme sévère, qui ne recevait personne, dans la orninle qu'on ne fit une brèche â son esprit de jnslice. Bons-saye force la consigne rijfoureuse de sa porte; mais à peine a-t-il prononcé le nom dTsifuiros que le militaire se lève brusquement et a'écrie :

— Je n'écoule rien, i l'honneur de vous saluer.

— Cependant, capitaine

— Pas un mot, vous dis-jel

Et, d'un {;esle siffuificntif, il lui indijue le cliemin par lequel il est venu.

— Je comprends, dit le visiteur avec résolution ; mois je ne sortirai pas ainsi, je vous le jure.

— A voira aise, réplique froideiDenl le inattre du logis.

Il prend un journal el lui tourne le dos.

— Par jfrue, dites-moi seulement si l'accusé fera mieux de jia;;ner la Frontière que de paraître devant vous?

— M. Esquiros n'est pas libre de fuir ou de rester.

— Pardon! je sais oii il est, je sais qu'ila un passeport, je sais

— Nous savons tout cela mieux que vous.

A ces mots le capitaine déroule une liiissi?, fouille dans un dossier et en retire la note suivante, éerile de la main du préfet de police :

« Quand vous faut-il Esquiros? Il se cache rue de Lille, 98, chez le riidacteur en chef de l'Artiste. »

Arsène Houssnye tressaille et pousse une exclamation douloureuse. Esquiros, qu'il a cru devoir retenir à Paris, sera peut-être condamné à mort. L'accusateur public continue de lire paisiblement le feuilleton du journal. Tout à coup Arsène voit que ce journal est le Constitutionnel.

— 11 est bien étrange, capitaine, dit-il avec amertume, que vous m'accordiez audience d'un cAlé, lorsque tous me la refusez de l'autre.

— Monsieur, que signifie?....

— Cela signifie que vous me lisez et que vous ne voulez pas m'entendre. Pour-

taut ce que j'ai à vous dire aujourd'hui est bien plus intéressant que ce que j'ai écrit hier.

— Alors, vous êtes M. Arsène Boussaye?

— Je croyais vous avoir décliné mon nom, capitaine.

— Du tout Prenez donc la peine

de vous asseoir!... Je lis vos lettres, monsieur ; je les lis plusieurs fois qu'une... Ils sont charmants! Ainsi nous disons que ce pauvre Esquiros est votre ami?... fort bien! Clioisissez pour le défendre un bon avocat, qui plaide avec le cœur et n'insiste pas trop sur la raison.

— Je lui ai déjà parlé de Nogenl Saint-Laurens, dit Arsène.

— Bravo! celui-là tire l'élotiucnce du fond de son ânie. Il attendra tes jugements, il me touchera moi-même, et J'aban-

donnerai l'accusation... Mais continuez d'écrire dans le Constitutionnel.

— Certes oui, capitaine. J'aurais fini mon livre, que j'en recommencerais un autre exprès pour vous.

A deux jours de là Esquiros entendit prononcer son acquiescement. On ne nous accusera pas d'avoir brodé cette anecdote.

Tous les journaux de lettres la connaissent et peuvent en garantir l'exactitude.

Inutile de donner la liste complète des livres d'Arsène Bous-saye : on la trouvera dans l'édition en dix volumes in-octavo, que M. Henri Pion a offerte au public.

Seulement n'oublions pas de mentionner un curieux feuilleton hebdomadaire qu'il publia long-temps dans la presse, sous le nom de Pikhri l'Estoile, et qu'il intitulait l'Histoire en pantomimes.

Au théâtre, il n'a jusqu'ici donné que deux pièces, les Caprices de la Marquise et la Comédie à la fenêtre.

On annonce de lui une pièce plus importante, en cinq actes, qui aurait pour titre les Comédiennes.

Depuis le 41<sup>e</sup> Fauteuil, un succès qui ne fut pas contesté, même par l'Académie, — car beaucoup de MM. les Quarante, Lamartine, Ilujjo, Ponsard, Salvandy, Musset, comploient l'auteur en lui offrant leurs voix, — M. Arsène Iloussaye tenta les périls de l'histoire.

Outre le Boi Voltaire, il fit imprimer Mademoiselle de La Vallière et Notre- Dame de Thermidor, de grands succès fort contestés, non sans quelque raison.

M. Arsène Iloussaye, tout en étudiant dans sa vraie lumière la maîtresse de Louis XIV, lui a donné un air de tête trop romanesque, comme faisait Van Dyck quand une Indy posait devant lui. Notre- Dame de Thermidor mérite beaucoup d'éloges et beaucoup de critiques. Madame Tullieu est bien peinte, mais l'his-

torion ninqtième d'inilipinlion pour les nilisites de la Terre- et les siiturnais (l. i. Direclolre. Le style est souvent éner-

{;i(|iie ; mais quelques teintes sombres de plus dans le lalticau en eussent mieux accusé l'effet.

Tout en montrant ses qualités d'iiistorien, l'auteur reste toujours un romancier à la mode.

DeuK de ses derniers volumes, Mademoiselle Ctéopâtre et le Roman de la Duchesse, ont ûté beaucoup lus. M. Arsène Houss-  
nye est le peintre par excellence du Paris nouveau et des péche-  
resses plus ou moins repenties.

Ndus attendons de lui huit volumes de Mémoires qui seront  
notre histoire à tous.

Depuis son entrée dans les lettres , IVI- Ai'sène Uous^ayé a  
connu tout le monde, et nul mieux que lui ne pourra

peindre les hommes et les choses de ce siècle.

Après son départ de la Comédie-Française, ses fonctions ollî-  
cielles d'inspec- J leur général des Beaux-Arts lui ont donné pour  
mission d'étudier non-seulement les richesses artistit]ues de la  
France, mais encore de servir les jeunes artistes, tout en constan-  
tant les anciennes renommées. Tous les six mois il prononce des  
discours devantune statue qui s'élève, ou harangue les jeunes  
lauréats des arts.

J'oubliais de dire (|ne le journaliste a survécu. Pendant vingt  
ans il a dirigé l'Artiste, et il a fondé, il y a quelques années, ta Re-  
vue du XIX' siècle, qui est l'arche plus ou moins consacrée de  
l'esprit littéraire , si compromis de nos jours.

Le bonheur d'Arsène Houssaye passe en proverbe. Jamais il  
ne se déconcerte d«vant UD reverp de fortune. Il uît qtw

HODSSATE. »1

le nuB{jtj passera pour laisser briller de nouveau son étoile. Au 2 décembre, il acheta mille actions du Nord et de Saint-Germain, réalisa rapidement cinq cent mille francs de bénéfice, salua la Bourse qui venait de l'enrichir et se promit d'en n'y plus rentrer.

Fort bien. Mais qu'avez-vous fait dans cet entre, 6 points ? Que deviendront-elles, si les Muses elles-mêmes abandonnent des chiffres et spéculent sur la rente ?

Pour être juste, toutefois, nous devons dire que l'or gagné par Arsène Houssaye retombe en pluie dans la main des artistes (qui l'entourent). Il a peuplé de chefs-d'œuvre, du au pinceau moderne, son hôtel des Champs-Élysées.

Un de ses incontestables mérites est d'avoir administré pendant sept ans le premier de nos théâtres.

Qui dit Comédie-Française, dit royaume impossible à gouverner.

Lui, plus (que partout ailleurs, l'intrigue ouvre sous vos pas une éternelle chausse-trappe. C'est la réfection des caresses sournoises, des jalousies avouées, des amours-propres câlins, il n'y a rien de velours, afin de mieux vous enfoncer la griffe en pleine chair. L'ombre de Machiavel serait dans le ravissement, si elle pouvait quitter les sombres bords et venir étudier cette fine diplomatie, ces trahisons minées, ces méchancetés délicates qui se glissent, rue Richelieu, sous le manteau de la fraternité artistique. On ne se doute pas combien la parole la plus aimable, le serrement de main le plus familier, l'attention la plus douce y cachent parfois de mauvais vouloir et de menace. Vous croyez

marcher sur des Heurs, et l'épine vous déchire. Sous la toulTe de roses un serpent vous mord. I^ pins malin s'r{;are et se fiitjrvoie dans cet autre dédale, où la franchise ne Betnble être votre guide que

pour mieux tous enralner vers le sentier des déceptions et vous échapper par les faux-l'uyants de la ruse.

Un homme a réussi néanmoins à allacher le fil d'Ariane au siiui! du labyrinthe, et à diri;rer sûrement sa marche au milieu des routes sinueuses où tant d'autres se sont perdus. C'est toujours du bonheur, dira-t-nn. Oui sansdoiile; mais un bonheur qui se perpélue laisse croire volontiers que l'esprit y est pour quelque chose.

I, Cation, r. BonaparW, 64.

## Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/arsnehoussayoomiregoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.